

MENSUEL SOP SERVICE ORTHODOXE DE PRESSE

Supplément au SOP n° 69, juin 1982

APPEL POUR LA DEFENSE DU PEUPLE SERBE ET DE SES SANCTUAIRES
DANS LE KOSOVO ET LA METOCHIE

adressé par 21 prêtres et responsables
de communautés monastiques orthodoxes de Yougoslavie
à la Présidence de la République fédérative
socialiste de Yougoslavie,
à la Présidence de la République socialiste de Serbie,
à l'Assemblée de la République socialiste de Serbie
et au Saint-Synode de l'Eglise orthodoxe serbe
pour transmission à l'Assemblée générale de l'épiscopat.

**Service orthodoxe
de presse et d'information
14, rue Victor Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél.(1) 43 33 52 48**

*Abonnement :
voir en dernière page*

Document 69.A

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Eglise orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices du Comité inter-épiscopal orthodoxe en France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

APPEL POUR LA DEFENSE DU PEUPLE SERBE ET DE SES

SANCTUAIRES DANS LE KOSOVO ET LA METOCHIE

Nous soussignés, prêtres et moines orthodoxes serbes, conscients de notre responsabilité devant Dieu et l'histoire, devons à notre conscience d'élever la voix pour la défense de l'existence physique et spirituelle du peuple serbe sur le territoire du Kosovo et de la Métochie.

On accuse l'Eglise serbe d'être restée muette sur cette question jusqu'à présent. D'autre part, certains considèrent qu'il n'est pas du domaine de sa "compétence" de se prononcer sur de tels problèmes. D'aucuns diront que cet appel vient de personnes qui ne sont ni "compétentes", ni "appelées" à se prononcer.

Il est vrai que l'Eglise, forte d'une expérience millénaire, sait qu'il y a un temps pour le silence patient et un temps pour la parole. Et parfois son silence est plus explicite que toute parole (tout indique que ceci est vrai de son silence actuel qui souligne plus qu'il ne cache la gravité de la situation). En ce qui concerne "l'incompétence", celle de l'Eglise et la nôtre, il est paradoxal qu'à notre époque, on veuille décider du sort de l'Eglise et du sort de son peuple sans qu'elle ait son mot à dire, alors qu'elle est organiquement liée à l'être spirituel et historique de notre peuple; elle l'a été avant, pendant et après l'époque du Kosovo, jusqu'au jour d'aujourd'hui; c'est donc dans sa chair qu'elle ressent tout coup porté au peuple serbe (la preuve la plus récente en est l'incendie du Patriarcat de Peć). Nous sommes conscients de ce paradoxe, ainsi que de la gravité du moment historique, où tout silence serait un signe d'acquiescement ou, pis encore, un acte de trahison vis-à-vis du peuple. C'est pourquoi nous nous sommes décidés à écrire ces quelques lignes adressées aux autorités et à toute personne réprouvant l'injustice.

Car, il semble que tout ce qui est entrepris en vue de la résolution du problème du Kosovo, n'a de commune mesure ni avec ce qui s'y passe vraiment, ni avec la gravité du problème lui-même; de plus, on semble faire preuve d'"inconscience" historique et ceci peut avoir des conséquences imprévues et tragiques pour nous tous : Serbes, Albanais et Yougoslaves en général.

Avant tout nous souhaitons souligner que, dans le problème du Kosovo, sciemment ou par inadvertance, on remplace le véritable problème par des problèmes annexes ou factices. De notre côté, nous sommes convaincus que, tant qu'on n'aura pas mis à jour le fondement même du problème du Kosovo, il ne sera pas possible d'arriver à une solution juste et équitable pour les deux peuples - Serbes et Albanais - liés l'un à l'autre par l'histoire, la destinée, dans le passé comme dans le présent et à l'avenir. Il faut appeler les choses par leur nom, d'une part par respect pour notre propre dignité et par souci de notre destin sur cette terre, mais également par respect pour l'autre, quel qu'il soit, et par souci de son destin et de notre cohabitation avec lui sur le même territoire.

On dira peut-être que, pris et considéré de ce point de vue, le Kosovo est un "mythe" ou même un "mythe négatif" des Serbes, mais ceci ne vaudra que pour des personnes aveugles à l'âme et à l'être historique de ce peuple. Une chose doit être claire pour tout le monde : qu'il s'agisse du passé, du présent ou de l'avenir, le peuple serbe n'a pas de mot plus cher, que le nom de Kosovo, ni de réalité plus précieuse, ni de sanctuaire plus grand. Pour les Serbes, la question du Kosovo ne se réduit pas simplement à une question

démographique, ni à une question de "province", ni de "région autonome" ou de "république". Il s'agit de quelque chose d'infiniment plus grand et d'infiniment plus élevé. "La Serbie, disait la grande et sage Isidora Sekulic, n'est pas du pain, n'est pas une école, n'est pas un Etat - c'est Kosovo, et le Kosovo, c'est un tombeau, le tombeau dans lequel tout a été enseveli, et la résurrection ne peut jaillir que du tombeau, car il n'y a pas de Résurrection sans mort". La question du Kosovo est une question d'identité spirituelle, culturelle et historique du peuple serbe. Depuis l'oeuvre de St Sava, c'est dans la réalité du Kosovo que le peuple tout entier a trouvé, pour la première fois, l'expression de son unité et de son intégrité. Il n'existe pas de Serbe qui n'ait communiqué à sa tristesse dans l'espoir de sa résurrection. Il serait trop long d'énumérer livres, chants, poèmes, paroles de tristesse, d'espoir ou de joie évoquant le Kosovo. C'est pour cela que Kosovo, en tant que tel, ne peut être pour nous une question de statistique. Réellement présent dans notre quotidien, et inscrit dans notre avenir depuis 700 ans, par le Patriarcat de Peć, les monastères tels que Dečani et Gračanica, ses martyrs et par son Testament et sa résolution, le Kosovo est notre mémoire, notre foyer, la flamme de notre être. Or si l'on retire la mémoire à un peuple, on le tue et on l'anéantit spirituellement. Chacun doit admettre cela, y compris nos voisins séculaires, les Albanais. Le peuple juif, devant la menace de son anéantissement et par le miracle de sa mémoire ininterrompue, retourne à Jérusalem après 2000 ans de souffrances, à l'encontre de toute logique historique. De manière similaire, le peuple serbe mène sa bataille de Kosovo depuis 1389 jusqu'au jour d'aujourd'hui, justement pour sauvegarder la mémoire de son identité, pour préserver le sens même de son existence dans ces contrées. Et c'est paradoxalement lorsqu'on a pu croire que la bataille était gagnée, que, soudain, le Kosovo cesse d'être nôtre, et nous cessons d'être ce que nous sommes. Et ceci sans guerre, en temps de paix et de liberté ! A une époque où de nombreux peuples, après des siècles de pérégrinations, reviennent à leur foyer, le peuple serbe, lui, éteint son être séculaire et doit prendre la fuite. Pourquoi ?

Nous posons cette question pénible et douloureuse, désespérés devant ce qui se produit sous nos yeux; quelles sont donc ces puissances infernales et irrationnelles qui, en l'espace de seulement quelques décennies paisibles, dont la paix avait été payée du prix de torrents de sang, sont parvenues à réaliser ce que 500 ans d'occupation turque n'ont pas réussi. Le fait que la bataille de Kosovo ait duré de 1389 à aujourd'hui signifie que le peuple serbe ne s'est pas encore rendu, et c'est pour cela que le Kosovo a été nôtre jusqu'à ce jour. Et aujourd'hui ? Et demain surtout ?

Il n'est pas difficile de comprendre les causes des cruelles souffrances, des nombreux départs des Serbes du Kosovo et d'autres endroits, des destructions des sanctuaires du peuple et ceci de l'époque de la bataille du Kosovo à nos jours. C'est le sort des opprimés toujours et partout. Il n'est pas difficile de saisir le sens des lamentations du Patriarche Arsène III, lorsqu'il dit : "Jour et nuit je fuis avec mon peuple orphelin, ballotté d'un endroit à l'autre, comme une barque sur les vagues de l'océan, pleurant sans cesse, sans secours de qui que ce soit". On peut comprendre aussi la tragédie sans issue du peuple décapité et dépouillé dans le Kosovo et la Métochie après les migrations des XVII^e et XVIII^e siècles, et surtout après la liquidation du Patriarcat de Peć, lorsque se produisit l'islamisation d'une grande partie des populations serbe et albanaise, sous la terreur turque. Nous ne sommes pas tellement surpris de la violence des puissants, albanais islamisés et autres, qui se sont installés dans le Kosovo et la Métochie après les départs forcés des Serbes, et qui ont, d'après la tradition, fait regretter d'être nés à ceux qui sont restés fidèles à leur foyer et à leur identité nationale et spirituelle. Cela correspondait d'ailleurs à l'esprit de la politique des "malades" du Phosphore : faire jaillir le sang parmi les frères afin d'effacer, en se servant des traîtres et des islamisés par force, toute trace de la Croix et d'anéantir les dernières résistances du peuple serbe dans le Kosovo.

Nous ne citerons que deux témoignages frappants, caractéristiques de cette époque, qui nous laissent entrevoir la situation des Serbes dans le Kosovo et les résultats terrifiants de la sournoise politique turque de l'époque à leur égard. Cette politique a, le plus souvent, été imposée à l'aide des Albanais islamisés. Le 4 mars 1872, le prêtre Pierre, qui se battait avec un groupe de Serbes pour la reconstruction d'une église détruite à Nérodimlije, écrit : "Ici une seule vache albanaise a plus de valeur que tous les chrétiens réunis et toutes les églises chrétiennes. Notre situation est désespérée, on ne peut la décrire... Par deux fois déjà en l'espace de deux ans, ont été allumés des incendies criminels suivis de pillages en règle. Les vieilles églises tombent en ruines, on ne peut les restaurer... Personne n'écoute nos pleurs. Bien au contraire, ils disent : la loi, c'est nous... Nous nous plaignons, mais personne ne nous donne raison. Ils disent : ton droit, dans le Kosovo, est mort avec ton roi Lazare. Nous ne cessons néanmoins d'espérer des temps meilleurs, or la situation ne cesse d'empirer". Au milieu du siècle dernier, l'higoumène de Dečani, Séraphim Ristić, nous a laissé un autre témoignage bouleversant. Au nom du peuple persécuté de la région de Peć, il se plaint au sultan en écrivant que "La terreur albanaise a dépassé toute mesure, si personne ne veut y mettre un terme nous n'aurons pas d'autre choix que de fuir, de quitter nos maisons incendiées et notre terre, imprégnée du sang de nos ancêtres... Même nos sanctuaires ne sont pas épargnés. Il n'y a pas de maison chrétienne qui n'ait été pillée. Il n'y a pas de village, de ville, d'église ou de monastère qui n'aient été victimes d'oppressions constantes. Les auteurs de ces crimes sont bien connus, mais à qui le dire et à quoi bon, si toutes nos plaintes jusqu'à maintenant ne nous ont servi à rien.

Dans le passé ces événements quoique tragiques étaient explicables par le joug turc. En revanche ce qui n'est pas explicable et ce qui est même stupéfiant non seulement pour nous, mais pour toute personne de sens commun, est le fait que ces mêmes événements se reproduisent de la même façon aujourd'hui avec les Serbes de Kosovo. Il n'y a pas de souffrance passée que le Kosovo n'ait connu à nouveau ces 20 dernières années, qu'il s'agisse de l'incendie du Patriarcat de Peć, de menaces de mort, de pillages, de profanation des tombes ou de la violence exercée sur les écoliers et les moines, ou même de la mutilation du bétail lorsqu'il appartient à des Serbes. Tous nous savions cela, quoique, pendant longtemps, cela ait été un sujet "tabou", dont il était interdit de parler et qui a coûté très cher à quelques hommes de courage.

Ce ne sont pas les Serbes qui se sont insurgés dans le Kosovo dans quel cas on aurait pu dire qu'ils sont en train de payer leur inconscience. Ceux qui sèment la terreur sont ceux-là mêmes qui jouissent des plus grands privilèges, ceux dont les désirs sont toujours satisfaits. Bien entendu, nous ne mettons pas en cause ici toute la population albanaise du Kosovo, mais il faut tout de même se demander comment une "poignée d'ennemis" a réussi à chasser de chez elles 100 000 personnes en 10 ans seulement.

Sans exagération aucune, on peut dire que, dans le Kosovo, le peuple serbe subit un lent génocide bien planifié. Car s'il n'en était rien, que signifierait alors cette thèse "d'un Kosovo ethniquement pur", défendue et mise en pratique sans aucun égard et entraînant des expulsions ininterrompues ? Ou que signifient encore les paroles que l'on entend sans cesse dans les villages et les bourgs, les monastères et les églises, et même dans les villes : "Qu'attendez-vous ? Partez. Ici tout est à nous" ! Il n'est pas surprenant que, du temps des Turcs, on ait parlé et agi ainsi, mais comment comprendre ces mêmes agissements, non seulement pendant la dernière guerre, mais aussi après la libération et surtout depuis 1968. Le nombre de départs forcés s'est encore fortement accru depuis l'année dernière. L'ampleur de ces départs est provoquée par les conditions qu'un vandalisme organisé a créées dans le Kosovo. Un programme à long terme a été établi, il est appliqué de façon systématique, en secret et même officiellement, aux yeux du monde entier. Et ce n'est un secret pour personne, ni pour vous, ni pour nous, ni pour l'opinion publique,

que les départs forcés de la population du Kosovo ont été favorisés par des organes officiels de la région autonome du Kosovo, peu importe lesquels, afin de loger des "émigrés" venus d'Albanie dans des foyers serbes désertés sous la menace et où le sang avait souvent coulé.

Combien il est douloureux de se rendre compte de toute l'horreur de la situation : dans le Kosovo il n'y a plus d'existence possible pour les Serbes, car le Kosovo n'est plus à eux; ce Kosovo que, de leur côté, ils n'ont jamais prétendu garder "ethniquement pur". Les phrases bien fardées et les histoires pour aveugles n'arrivent pas à dissimuler qu'aujourd'hui, pour la première fois, s'impose à nous de façon drastique, la constatation suivante : le Kosovo n'est plus à nous. Tout donne à penser que la bataille séculaire de Kosovo va s'achever sous nos yeux par la troisième et dernière migration des Serbes, c'est-à-dire par une défaite finale, la plus terrible de l'histoire de ce peuple et de ce pays. En d'autres termes, tout va se terminer par une extermination paisible; conçue en terme de génocide, qu'on appelle si tranquillement "changement de domicile des Serbes et des Monténégrins du Kosovo", comme s'il s'agissait de tourisme ou d'une simple "migration économique du Sud vers le Nord", et non de plaies sanglantes qui depuis des décennies ne cessent de laisser des traces en Serbie et dans ses régions autonomes. Si cela arrivait à l'un de nos peuples ou minorité nationale dans un autre pays, quel qu'il soit, ami ou ennemi, est-ce que nous laisserions faire, discutant tranquillement en essayant de déterminer "qui est responsable" ou en nous contentant de dire "nous sommes tous responsables", c'est-à-dire personne n'est responsable ? Si la souffrance d'un seul être provoque l'indignation et l'inquiétude dans le monde et en nous-mêmes, comment alors les souffrances démesurées de 100 000 émigrés du Kosovo et surtout des 250 000 personnes qui ne l'ont pas encore quitté peuvent-elles simplement faire l'objet de "discussions" dans des réunions et des commissions, de reportages et de polémiques dans la presse et à la télévision ? Que nous arrive-t-il ? Qu'arrive-t-il à notre société et surtout qu'arrive-t-il à ce peuple de montagnards, fier et patriarcal, dont les enfants, adolescents et adultes incendient les églises, profanent les tombes, torturent et tuent sauvagement leurs voisins séculaires ?

Nous pouvons dire, enfin, devant Dieu et notre conscience et devant notre peuple qui nous est témoin et juge : nous ne souhaitons aucun mal aux Albanais, nous souhaitons seulement préserver notre peuple et nos sanctuaires dans le Kosovo, pour nous-mêmes et peut-être pour les autres. Tout cela parce que nous connaissons bien notre Testament de Kosovo, à la fois douloureux et joyeux, et le chemin de Croix qui en découle; et, en toute honnêteté, comme le disait Marko Miljanov "nous ne souhaitons que du bien au peuple albanais, et nous savons que Dieu en tiendra compte".

Mais notre problème est le suivant : qui de nous a le droit, et au nom de qui ou de quoi, de permettre que le Kosovo serbe subisse une fin tragique et soit supprimé définitivement ? Qui a le droit de nous raccourcir la mémoire et l'existence ? Qui osera prendre sur lui la responsabilité devant l'Histoire de voir se dérouler sous ses yeux la disparition ethnique et spirituelle du Kosovo ? Qui d'autre que celui qui aura vraiment perdu le Kosovo, car il aura été le seul à ne pas savoir ce qu'est vraiment le Kosovo. Il n'est pas question seulement de Gračanica qui, d'après la poésie serbe, "même si elle s'élève au ciel ... resterait toujours profondément enracinée dans cette terre et en nous-mêmes", mais il est question de cette plaine et de ses sanctuaires, de Peć à Dečani, parsemée d'ossements et de saintes reliques, des chartes indéniables et impérissables d'un peuple qui vivront tant que ce peuple n'aura pas perdu sa conscience et son identité.

Une chose est certaine : celui qui quitte son foyer séculaire, auquel il est resté fidèle à travers les persécutions les plus terribles, se sent menacé dans l'essence même de son être. De ce fait, on peut répéter, en toute conscience, aujourd'hui les paroles de B. Nouchić, prononcées au début de ce siècle,

alors que cette région était encore occupée par les Turcs : "De jour en jour la population serbe du Kosovo se sent plus seule et plus abandonnée".

Inquiets et bouleversés, nous, prêtres qui avons signé cet appel, faisons ce qui est en notre pouvoir : nous exprimons notre solidarité avec les "persécutés pour la justice", chassés de leur foyer séculaire, et élevons la voix face à notre opinion publique et à l'opinion publique mondiale en défense des droits les plus élémentaires des habitants du Kosovo et en défense des sanctuaires du peuple serbe menacés sur son propre territoire.

Nous nous permettons d'appeler les autorités civiles ainsi que les évêques serbes à prendre leurs responsabilités, à exposer publiquement et à examiner sérieusement les véritables raisons qui font que le peuple serbe dans le Kosovo et la Métochie se sente tellement sans défense, livré à lui-même et aux pogroms de ses adversaires. Tout ceci est fondé sur notre désir sincère que soient trouvées des voies justes et raisonnables à l'effacement de la honte et au rétablissement de conditions de vie normales dans notre patrie commune.

Le Vendredi Saint, 16 avril 1982

Suivent les signatures :

1. Athanase YEVTICH, doyen de la Faculté de théologie orthodoxe de Belgrade
2. Ljubomir RANKOVITCH, Sabac
3. Ljubodrag PETROVITCH, Belgrade
4. Pachomije GATCHITCH, monastère de Orachovitsa
5. Douchan PETROVITCH, Novi Sad
6. Jivko TODOREVITCH, Valjevo
7. Amphilochie RADOVITCH, Faculté de théologie de Belgrade
8. Rachko RADOVITCH, Zemun
9. Ljubisav KOVATCHEVITCH, Tamnava
10. Damaskin DAVIDOVITCH, Prizren
11. Momtchilo KRIVOKAPITCH, Kotor
12. Higouménie PARASKEVA, supérieure du monastère Devitch
13. Higouménie GLIKERIJA, supérieure du monastère de Tchélié
14. Jarko GAVRILOVITCH, Belgrade
15. Mitar MILANOVITCH, Ub
16. Sretoje DOUCHANITCH, Lioubliana
17. Irinej BOULOVITCH, Faculté de théologie de Belgrade
18. Andrej YOVITCHITCH, monastère Pokaïnitsa
19. Venijamin MITCHITCH, monastère de la Transfiguration, Ovtchar
20. Miloslav RADOJEVITCH, Velika Plana
21. (la signature manoue dans l'exemplaire reçu par le SOP)